

espérances renaître avec les forces de la blessée, lorsqu'un peloton de gendarmerie entra un soir au château et arrêta M. de Roan et sa fille... Malgré le triste état où celle-ci était encore, malgré les protestations énergiques du lieutenant, tous deux furent transportés à l'Entrepôt de Nantes et condamnés à mort dans les vingt-quatre heures... Instruit par l'évasion de Martial à procéder sans retard, le tribunal révolutionnaire allait immédiatement les livrer au bourreau, quand un officier de la république obtint un sursis de quelques heures, et les sauva en réclamant Clémentine pour sa femme. On suit que tel était l'usage établi par certains représentants, jaloux de renouveler leur sérail aux dépens de la guillotine, et le citoyen Carrier surtout était partisan de ces mariages républicains.

M. et Mlle. de Roan furent donc rendus à la liberté au moment où ils croyaient marcher à l'échafaud, et quelles furent leur surprise et leur reconnaissance en retrouvant Lariève dans leur libérateur !

Convaincus que la réclamation du lieutenant n'était qu'une feinte désintéressée ils se confondaient en mille remerciements, lorsque le jeune homme avoua son amour.

Pour toute réponse, Clémentine prononça le nom du vicomte de Frossay, remercia de nouveau l'officier avec une douce compassion, et reprenant la main du marquis silencieux, demanda à retourner à la mort.

« Retournez donc à la vie, s'écria le généreux et infortuné Lariève, et que la mort ne prenne ici que moi-même, puisque votre amour seul m'eût fait vivre !... »

Le jour même, M. et Mlle. de Roan rejoignirent le vicomte à Couëron, et, d'abord à son tour par le sergent Romulus, le lieutenant fut pris et fusillé dans les vingt-quatre heures.

Trois mois plus tard, dans une église de Londres, deux époux allaient s'unir devant Dieu. Tandis que le prétendu, grand et superbe jeune homme, s'avancait librement à l'autel, deux hommes d'un certain âge y apportaient dans leurs bras la fiancée, pâle et charmante jeune fille, privée de l'usage de ses deux jambes. Ce prétendu était le vicomte Henri de Frossay-Martial, ainsi désigné par les exilés royalistes. Les deux hommes étaient le marquis de Roan et le fidèle Jean-Pierre, et la fiancée, qu'ils portaient ensemble, Mlle Clémentine de Roan,

frappée de cette glorieuse infirmité, à la suite de ses blessures de la S...

« Et voilà, mon ami, pourquoi la vicomtesse de Frossay-Martial ne peut danser, même avec un cavalier telle que vous ! me dit mon cicerone du bal de Nantes, après m'avoir raconté cette touchante histoire.

Encore tout palpitant des émotions qu'elle m'avait causées, je retournai vivement au salon pour contempler de nouveau l'héroïne. Mme de Frossay venait de quitter la chaise où elle était demeurée immobile, et quel ne fut pas mon attendrissement, en tournant la tête, de la voir suspendue au cou de son mari, qui l'emportait dans ses bras au milieu du bal...

Il la porta ainsi jusqu'à l'antichambre, où je ne pus m'empêcher de le suivre, jusque sur l'escalier, où je les suivis encore malgré moi, jusqu'à sa voiture enfin, où je les perdis de vue.

Là, dans un vieillard à tête blanche et inclinée, je reconnus le marquis de Roan ; dans un autre vieillard en habit de paysan, je retrouvai Jean-Pierre ; et je fus heureux de le voir reçu dans la voiture avec ses maîtres, tandis qu'un autre domestique s'installait derrière.

« Ce que vous venez de voir, me dit mon compagnon, l'Angleterre et l'Italie l'ont vu pendant plusieurs années. Les voyages ayant été commandés à Mme de Frossay, le vicomte l'a portée partout comme il vient de le faire. On a rencontré ce groupe attendrissant dans les églises de Rome, sur les lagunes de Venise, dans les musées de Naples. Quand le mari était fatigué, Jean-Pierre prenait le doux fardeau, et le vieux marquis suivait paisiblement, contemplant un tableau qui n'attriste plus son cœur.

— Assez ! de grâce, assez, dis-je à mon ami d'une voix émue ; vous me ramèneriez au bal les yeux en larmes, et j'ai encore dix contredanses à danser !

PITRE-CHEVALIER.

LE LIEUTENANT DE L'AMPHITRITE.

ÉPIQUE DE LA GUERRE DES ANTILLES EN 1809.

I.—L'arrivée à la Martinique.

A la clarté stellaire d'une brillante nuit des tropiques, par les 13 degrés de latitude nord, la frégate l'*Amphitrite* fendait l'Océan, toutes